6

LES

FRANÇAIS DU BAS-CANADA

OU

LA VIE REELLE

PAR

J.-BTE. ISTACE

VOYAGEUR.

Etre utile.

5

QUÉBEC

TYPOGRAPHIE DE L. J. DEMERS & FRÈRE.

—

1884

LES
FRANÇAIS DU BAS-CANADA
OU
LA VIE REELLE

PAR

J.-BTE. ISTACE
VOYAGEUR.

Etre utile.

QUÉBEC
TYPOGRAPHIE DE L. J. DEMERS & FRÈRE.

1884

AMIS LECTEURS.

—

En publiant cette petite brochure, j'ai voulu dire la vérité sur ce que je pense des Canadiens-français, depuis quatre ans que j'habite ce bon pays du Bas-Canada. Il y a deux ans que je l'avais fait paraître dans les journaux belges qui l'ont reproduite à peu près tous. Nos bons Canadiens-français sont donc bien connus au-delà de l'Atlantique. Pour dire toute la vérité, je n'avais envoyé que des roses à mes compatriotes et j'avais eu soin de leur cacher soigneusement les épines, pour qu'ils eussent des Canadiens-français la meilleure opinion possible. Aujourd'hui, comme c'est aux Canadiens-français eux-mêmes que je m'adresse et à qui je dédie cet opuscule, je dois bien leur parler aussi quelque peu des épines. Parmi ces épines, il en est deux qui les font terriblement souffrir et qui leur causent un si grand dommage que je voudrais à tout prix les voir extirper ; la première c'est l'ivrognerie et le luxe est le seconde : tels sont les deux points qui feront en partie l'objet de ce discours ; un chapitre sur l'éducation fera l'objet du troisième point.

I

L'IVROGNERIE. — J'appelle ivrognes les personnes qui font habituellement abus des spiritueux et s'enivrent quotidiennement. Et c'est ici le cas de répéter qu'il y a abus et abus. Sitôt qu'une personne arrive à la dose qui le fait sortir de son caractère, il y a abus. Qu'il faille aux uns des bouteilles coup sur coup, qu'il suffise aux autres de quelques verres, sitôt que chacun dépasse la mesure qu'il peut porter, il y a abus, et les conséquences sont les mêmes pour tous.

Le premier inconvénient de l'ivrognerie consiste dans un besoin de se livrer à ce malheureux penchant ; les victimes, à jeun, jurent en vain qu'elles ne boiront plus ; le serment du réveil est violé par l'ivresse du soir. En vain, elles assignent un terme à leur faiblesse, le terme passe, oublié dans les emportements d'une orgie nouvelle. Au lendemain, elles sont moroses et taciturnes, assaillies de sombres idées, elles fuient la société et deviennent insupportables à ceux qui les entourent.

Pendant plusieurs jours les ivrognes ont les nerfs agacés, les idées troublées ; ils éprou-

vent des étourdissements et des vertiges. Leur appétit est presqu'entièrement perdu ; ils digèrent mal les aliments, et mangent du reste fort peu ; leur estomac semble n'avoir d'aptitude que pour les boissons ; ils ont le matin, au réveil d'abominables pituites durant lesquelles ils font acte de répentance et amende honorable à ceux que leur conduite afflige et ruine ; mais s'ils essaient de leur bonne résolution, on les voit errer comme des âmes en peine, tristes, soucieux, hébétés, et ils ne reprennent leur joviale figure qu'au comptoir de l'auberge.

Chez eux les fonctions génésiques s'éteignent assez rapidement, et il est d'adage vulgaire que les ivrognes sont peu galants. On les reconnaît de loin, à leur figure violacée à leur nez rouge et bourgeonné, à leurs paupières rouges et renversées.

Plus tard, à la suite d'une série d'ivresses ils sont pris d'un temblement continuel aux mains et aux jambes, leurs lèvres trembiottent, leur langue bégaie. Puis les nerfs, affaiblis par tant d'assauts répétés deviennent d'une excessive sensibilité à l'action des alcooliques, et les plus petites quantités déterminent l'ivresse, de sorte que le malheureux

ivrogne, une fois ivre, n'a qu'à prendre de temps en temps un petit verre pour alimenter son ivresse et l'entretenir pour ainsi dire à perpétuité. Mais alors cette ivresse, qui était joyeuse au début devient noire et concentrée ; ils ont comme on le dit le vin mauvais. Ils entrent en fureur pour les causes les plus futiles, et constituent parfois un danger réel pour ceux qui les approchent. La raison toujours bannie de leur cerveau fait place à la brutalité des instincts, et c'est ainsi que le vol, et quelquefois pis encore, les amène souvent, hélas ! opprobre et honte de leur famille désolée, de leurs enfants déshonorés, sur les bancs de l'infamie.

Heureux, souvent heureux, sont-ils, quand auparavant se déclare le délirium tremens, où tôt ou tard tous arrivent sans exception. C'est un violent délire, où, au milieu des plus affreux transports, les malades éprouvent d'effrayantes hallucinations ; ils entendent des voix imaginaires, voient des figures ou des objets fantastiques ; ils éprouvent un tremblement général ; la langue ballotée dans la bouche, mal secondé par des lèvres tremblantes, est inhabile à prononcer des paroles intelligibles, et les malades grognent plutôt

qu'ils ne parlent. Dans ce cas, au moins la mort prévient l'infamie, car malgré des médications vantées, malgré l'opium et la digitale à haute dose, plus de la moitié des malades expient par une misérable fin les tristes écarts de leur existence si volontairement écourtée.

Parmi les boissons alcooliques, je citerai l'alcool comme la plus délétère ; c'est le plus abrutissant de tous les spiritueux et quoique souvent il soit rendu plus malfaisant encore par la falsification, il n'en constitue pas moins, même étant naturel, une boisson extrêmement meurtrière. Une loi spéciale devrait défendre la vente d'un tel poison. Le vin est le moins dangereux des alcooliques, lorsqu'il est naturel, et autant l'alcool pur ou dilué produit de maux, autant le vin de bonne qualité pris en quantité modérée peut rendre de services dans les maladies, dans les convalescences et dans la santé. Somme toute, plus l'ivresse est invétérée, moins il y a de chances de guérison. Il faut que l'on sache aussi que l'ivrognerie triple au moins les chances de mort dans les maladies. La fluxion de poitrine est presque toujours mortelle chez les ivrognes.

Une statistique récente a prouvé que plus de la moitié des enfants épileptiques avaient été procréés par des pères en ivresse. L'ivrogne ne peut guérir qu'en renonçant d'une façon absolue à ses habitudes vicieuses. Mais il serait imprudent de le priver tout d'un coup de ses boissons favorites, il faut insensiblement et progressivement lui faire subir des retranchements quotidiens presqu'imperceptibles, remplacer d'abord l'alcool par le genièvre, puis le genièvre par le vin, puis couper le vin ; on détournera son attrait pour les liquides en le surchargeant de besogne, et quelquefois en lui faisant prendre du café noir, qui a la propriété de couper la soif, mais un moyen essentiel dont il faut absolument user, c'est de le soustraire à la société de ses compagnons de débauche. A la vue d'un seul de ces garnements, toutes les bonnes résolutions s'évanouissent, tous les fruits de quelques heureuses journées sont perdus. Il faut, sous peine de tout perdre qu'il ne les revoie jamais, dut-il changer de pays ou de province, il faut qu'il ne remettre jamais les pieds aux auberges, où des figures à chaque instant nouvelles, multiplient et changent les consommations, s'il est forcé

d'y aller pour des affaires, qu'il boive de la bière ou de la liqueur et qu'il réserve le vin pour l'heure de ses repas, ou l'on devra lui en donner une quantité suffisante.

Les hommes délicats sont souvent arrêtés dans leur tendance à l'ivrognerie, par des gastrites qui les guérissent net de leur penchant, par l'impossibilité où elles les mettent de boire des liquides irritants.

Il me reste à faire une dernière recommandation : quand l'homme est en ivresse il ne faut user avec lui que des moyens de persuation, il faut se garder de l'accabler de reproches, de le faire rougir de honte, en blessant son amour propre. Il faut au contraire, le décider doucement à sortir de l'auberge, le ramener à la maison sous un prétexte quelconque ; l'y retenir, dut-on lui verser encore à boire, lui faire prendre une forte infusion de thé ou deux ou trois tasses de café noir bien fort, on bien encore 11 à 20 gouttes d'alcali volatil dans un verre d'eau sucrée pour le dégriser. On l'engagera ensuite à se coucher et le lendemain au réveil, on lui parlera sérieusement et avec sévérité des conséquences de sa conduite ; l'on ne voudra tenir compte d'aucune pro-

messe, dite serment d'ivrogne et l'on ne s'en remettra absolument qu'aux actes.

De cette façon la personne intéressée pourra obtenir plus de régularité dans la conduite, surtout si l'ivrogne est jeune et si sa débauche n'est pas encore invitérée.

Il est des personnes qui, pour arrêter les mauvais sujets sur la pente où ils glissent, ne trouvent rien de mieux que de proposer de les marier ; c'est une diversion qui est loin de toujours réussir, et, en ce qui me concerne, je ne m'y fierai pas le moins du monde. Les ivrognes ont la réputation de battre leurs femmes et je n'en ai guère vu les combler de marques de tendresse.

II

Il est encore un penchant, un vice aujourd'hui plus commun que jamais, que l'on a souvent reproché aux femmes, mais auquel les hommes ne sont pas moins enclins, lequel vice, après avoir entraîné la ruine de bien des familles, menace aujourd'hui de devenir un véritable fléau social, si les moralistes, les patriotes sincères et tous ceux qui se tar-

guent de sagesse, ne s'empressent d'y mettre un frein, de réprimer ses écarts, de s'opposer à ses progrès.

Le nom en eut-il été omis qu'on nous aurait déjà compris ; c'est de la vanité dans l'ameublement, de la recherche dans la toilette, du luxe enfin dont nous voulons parler et sur lequel nous désirons surtout appeler l'attention du cultivateur.

Le cultivateur, surtout dans cette province, est sur le point de se dévoyer, s'il ne l'est déjà, et de consommer sa ruine sous la funeste influence du luxe.

Le cultivateur, l'homme des champs, à qui ses occupations, le milieu où il est, ses rapports sociaux mêmes, font pour ainsi dire une obligation plus étroite de cette simplicité chrétienne que recommande l'Evangile, le cultivateur a voulu singer le grand seigneur et emprunter aux hautes classes leurs étalages et leurs allures, et au lieu de s'attirer plus de considération, il ne s'est rendu que ridicule, si toutefois, comme il n'arrive que trop souvent, il ne s'est pas condamné à l'indigence pour le reste de ses jours.

Que d'ouvriers aujourd'hui au sein des villes, qui, tous les hivers, par les temps durs

que nous traversons, ont recours au pain de la charité pour leur subsistance, auraient encore d'amples provisions sur leurs fermes, si l'amour du luxe ne les avait pas dépouillés de leurs propriétés !

Que de malheureux canadiens mangent aujourd'hui le pain amer de l'exil qui seraient heureux et prospères sur leurs terres, si un luxe extravagant ne les en avait pas dépossédés !

Mais les mauvaises années succèdent à d'autres plus mauvaises encore, nous disait dernièrement un cultivateur, quand donc reverrons-nous revenir les bonnes années ? Quand ? . . . Lorsque vous saurez mettre des bornes à vos extravagances, que vous saurez vous contenter des revenus de vos champs pour vos habits, votre ameublement, vos provisions de bouche, votre tenue générale. L'on se plaît à vanter chaque jour les progrès en tous genres qu'on ne cesse de signaler, mais il est tel et tel de ces progrès qu'on devrait ranger plutôt du côté de la rétrocession que de celui de l'avancement, car, au fond, il porte plutôt à regretter l'état ancien, qu'à se faire considérer comme un avantage.

Il y a quarante ans, cinquante ans, chaque

cultivateur avait son petit coffre-fort où s'entassaient ses épargnes, chaque année, pour l'établissement de ses enfants. S'agissait-il d'acheter un fonds ? sans se déplacer il trouvait chez ses voisins, et cela avec un intérêt tout-à-fait minime lorsqu'il n'était pas complètement nul, de quoi parfaire la somme que ses seules ressources ne pouvaient compléter. Mais alors les Maries ignoraient l'usage des falbalas multipliés, des soieries, des plumes, aigrettes et de cent autres colifichets dont elles s'affublent aujourd'hui sans se rendre ni plus belles, ni plus aimables ; et les Pierres et les Jacques ne connaissaient ni les draps fins pour les surtouts, ni les chapeaux de soie, ni les carosses couverts avec les riches enharnachements qui les accompagnent pour les montures, etc., etc. La jupe bleue barrée de blanc, avec le mantelet d'indienne faisaient l'habit ordinaire de la femme et des filles, et la grosse étoffe grise de nos campagnes, si confortable et si durable, faisait jusqu'aux habits de fête des hommes.

Cette étoffe grise du pays, si chaude, si résistable, que les cultivateurs confectionnaient eux-mêmes, ne se voit presque nulle part aujourd'hui. Les tweeds des fabriques

et très-souvent aussi les draps superfins de l'étranger l'ont remplacée ; et pour se procurer ces derniers, pour avoir l'air des messieurs, comme l'on entend dire souvent,— remarquez-bien pour en avoir seulement l'air —l'on n'a, non pas seulement transporté chez le marchand ses économies de l'année, mais encore anticipé sur les revenus futurs, en ouvrant de larges crédits qu'on ne pourra solder très-souvent qu'en prenant sur le nécessaire, en augmentant la dette jusqu'à ce qu'elle vienne enlever le capital, le fonds de famille.

Et nos toiles de fabrique indigène, sans pareilles pour la durée et la résistance dans les travaux des champs, elles sont inconnues aujourd'hui dans la plupart de nos paroisses. Mais les cotons sont à si bas prix dit-on. Oui, sans doute, mais pour vous les procurer à quelque bas prix qu'ils soient, il vous faut débourser, sacrifier souvent, par une vente à contretemps les revenus de vos champs, pour faire taire la dette criarde qu'ils ont occasionnée ; et si ces cotons coûtent peu, ils durent aussi fort peu en comparaison de la toile. Ajoutons que la confection de cette dernière occupait utilement les filles à la

maison ; aujourd'hui, elles méconnaissent en partie l'usage du rouet et du métier, et les raffinements du luxe dans leur toilette absorbent presque tout leur temps. L'on ne sait plus, ni filer, ni ourdir, ni monter une pièce sur le métier, mais on sait bien faire des broderies de tout genre, les tricots de fantaisie, faire même le dessin et la musique. Aussi, il faut voir comme les comptes pour subvenir à tous les besoins de cette vie de luxe, s'augmentent rapidement chez les marchands ! L'on cesse de produire les choses utiles et l'on se crée des besoins nouveaux, ce n'est rien autre chose, comme l'on dit vulgairement, que de brûler la chandelle par les deux bouts.

Nous avions, il y a deux ans à passer un dimanche dans une paroisse encore nouvelle. Nous étions après la messe, à voir défiler la foule qui laissait l'église.—Eh bien, nous dit le curé, que dites-vous de ma paroisse ? Les gens n'ont pas trop mauvaise mine ?—Très-mauvaise.—Mais que dites-vous là ; ne dirait-on pas une assemblée de bourgeois en voyant cette foule ? Et c'est précisément pour cela que je lui trouve une très-mauvaise mine ; c'est parce que je vois trop de soieries

et de draps fins que je les censure. L'on se montre comme des bourgeois et on ne l'est pas ; aussi, pour paraître de cette façon, je suis certain qu'un bon nombre ne le font qu'au moyen des crédits qu'ils ont chez les marchands, car vos gens sont certainement trop pauvres pour soutenir un tel état.

Et de fait, nous apprîmes plus tard que la plupart de ces cultivateurs cherchaient à vendre leurs fonds, pour payer leurs dettes et émigrer avec les restes s'il s'en trouvait, à Manitoba ou aux Etats-Unis.

L'amour de la toilette, des parures, du luxe, est aujourd'hui porté à un tel point dans la plupart des Etats, que les esprits éclairés commencent à s'en émouvoir et à en signaler les excès. Voici ce que nous lisions dans un journal américain : " C'est une im-
" pression générale à l'étranger comme ici,
" que les femmes américaines pensent plus à
" la toilette qu'à aucune autre chose. A une
" école de filles à Francfort sur Mein en
" Allemagne, les jeunes filles américaines ne
" sont pas admises, parceque, " dit le Rec-
" teur de l'établissement, les jeunes améri-
" caines s'habillent d'une manière trop extra-
" vagante, elles ne font que penser aux

" parures et en parler et cela gâte nos sim-
" ples et modestes filles allemandes. Nous
" trouvons continue-t-il que leur influence
" fait plus de mal que leur argent ne nous
" fait de bien. "

A Dresde, il n'y a qu'une école privée où les filles américaines soient admises ; la même raison est alléguée partout. Personne ne peut nier qu'une réforme dans l'habillement de la femme soit nécessaire, mais aucune n'a le courage de porter un habillement qui donne le confort sans égard aucun pour les modes. Tant que les femmes porteront les robes à longue traîne, avec d'épaisses et lourdes garnitures, qui torturent leur corps et les fatiguent dans leurs démarches, les comptes à payer aux médecins seront énormes.

" De longues heures qui pourraient être employés à la culture de l'esprit le sont à faire des plissures, des broderies, des découpures et retroussures aux robes pour les mettre à la mode du jour. Et comment marchent nos femmes sous ce gênant appareil ? Elles se traînent comme écrasées sous le poids des falbalas, des morceaux rapportés à leurs robes. Elles sont trop lourdement chargées pour avoir un mouvement libre et gracieux.

" Une dame qui reste près de moi, ajoute la correspondante, a payé depuis les deux dernières années, près de mille dollars au médecin, pour la maladie causée par la pernicieuse habitude de porter des corsets trop serrés ; elle avait honte de la taille que la nature lui avait donnée et s'efforçait de la diminuer. "

Il y a plus d'une vérité dans ces remarques.

III.

Il nous reste maintenant à parler de l'éducation et sans plus de préambule nous entrons en matière.

L'éducation qu'il ne faut pas confondre avec l'instruction est non moins indispensable que cette dernière, car il ne suffit pas qu'un enfant sache ce que ses maîtres lui ont enseigné, vaine science, si elle n'est accompagnée d'aucune qualité morale.

Il n'est point de terme plus différents et parfois plus opposés que ceux-ci : l'éducation et l'instruction. Il n'en est cependant pas qui soient plus fréquemment confondus, au grand détriment de l'un ou de l'autre, et sur-

tout de l'enfant, auquel on suppose que l'éducation peut tenir lieu d'instruction ou celle-ci, de celle-là.

Des parents ignorants, et il n'en manque pas, estiment avoir donné une brillante éducation à leurs enfants, pour peu qu'ils les aient envoyés pendant quelques années au collège. Dans une autre catégorie d'ignorance, l'on rencontre aussi des parents qui supposent que leurs enfants sont suffisamment instruits, quand ils ont appris à se tenir, à se mouvoir, à s'asseoir, à se lever, à saluer, à s'habiller suivant les règles d'une certaine étiquette. Les enfants ainsi élevés, rappellent malheureusement par plus d'un point, ces jolies poupées, si ingénieusement construites, dont l'industrie moderne a enrichi le commerce. Les uns et les autres se ploient et se redressent, récitent quelques phrases suivant que l'on presse un ou plusieurs ressorts.

L'instruction et l'éducation sont choses indispensables....et non pas l'une ou l'autre mais bien l'une et l'autre. Si l'on se borne à donner aux jeunes filles un talent spécial, comme l'on dit aujourd'hui, presque égal à celui d'un artiste de profession, on lui pré-

pare à elle et à sa famille, une foule de soucis sérieux, parmi quelques jouissances éphémères de vanité. Si on lui fait faire des études sérieuses, solides sans se préoccuper de l'éducation de sa raison et de celle de son cœur, on prépare presque inévitablement une femme insupportable ou ridicule.

L'éducation comprend, l'éducation physique, l'éducation morale et l'esthétique.

La première qui a pour objet de rendre l'enfant sain et vigoureux, consiste à l'habituer insensiblement à supporter les vissicitudes de l'air, à lui faire prendre de l'exercice, à le coucher durement pour fortifier son corps, à le nourrir d'une manière frugale et sans recherche. L'éducation sociale, dont il est plus difficile d'établir des règles exactes, consiste à enseigner aux enfants la civilité ou politesse, à les rendre prévenants pour les autres, sensibles pour les peines d'autrui, tolérants pour les défauts de leur prochain, probes et honnêtes dans toutes leurs actions ; d'une pureté irréprochable dans leurs mœurs. C'est bien plus par les exemples que par les préceptes que cette sorte d'éducation peut être donnée aux jeunes gens.

L'esthétique a pour but de développer les

instincts immatériels de l'âme, en éveillant chez l'enfant, le sentiment du vrai, du bien, du beau et de la religion.

L'éducation doit commencer avec la vie de l'enfant. Dès les premiers mois, il voit, il entend et comprend. Il sait déjà commander par la persistance de ses cris ; si on lui obéit, il ne manquera pas d'avoir recours en toute circonstance à ce moyen d'obtenir ce qu'il désire. L'éducation doit donc commencer par un refus formel d'obéissance de la part des parents. Que l'enfant crie une ou deux fois à satiété, et ensuite, comprenant que ce manége est impuissant, il n'y aura plus recours. Déjà il devine chez ses parents une volonté ferme qui ne faiblira pas devant ses caprices.

Plus tard, lorsque sa langue s'est déliée, l'enfant qui ignore complètement l'hypocrisie, étale naïvement les qualités et les défauts de son caractère ; on peut déjà prévoir ce qu'il sera un jour et chercher à le réformer ou à le modifier ; car pour le changer complètement, cela est impossible.

Chassez le naturel, il revient au galop.

Est-il égoïste ? Forcez-le à partager ses jouets ou ses bonbons avec ses petits cama-

rades. Menteur ? Corrigez-le sévèrement et faites-lui sentir à chaque instant combien la fausseté et le mensonge sont honteux. Ne vous permettez jamais devant lui le plus plus petit mensonge même sous forme de badinage. Il en est de même des autres défauts que vous remarquerez chez lui. Vous les combattrez bien plus par les exemples, que par la persuation ou les châtiments. C'est pourquoi il faut élever soi-même ses enfants, et ne les confier que le moins possible, aux soins des domestiques ou aux personnes étrangères, qui peuvent détruire, en peu d'instants, tout l'ouvrage des parents.

L'un des moyens les plus énergiques pour retenir les enfants sur la pente du vice, c'est de leur parler de bonne heure de la religion et d'imprimer le plus profondément possible les sentiments religieux dans leurs jeunes cœurs. Cette seule pensée que Dieu les voit, qu'il aime les bons enfants mais qu'il punit les méchants, exerce parfois plus d'influence sur eux que les plus éloquentes recommandations de leurs pères ou de leurs mères.

Les parents doivent être pour leurs enfants aussi sévères que bons. Ils exigeront une obéissance passive pendant les dix premières

années ; puis ils se départiront de cette discipline quasi militaire à mesure qu'il devient possible de faire un appel à leur raison. Ils finiront vers 16 à 18 ans par les traiter plus en amis qu'en maîtres.

Ils doivent s'efforcer d'obtenir leur confiance, et les pardonner ou les gronder doucement, quand ils viennent d'eux-mêmes accuser leurs fautes. Il ne faut pas les reprendre dans un moment d'impatience ou de colère, mais attendre que l'émotion soit passée et qu'ils soient eux-mêmes de sang-froid.

Les caresses prodiguées n'ont plus de prix : il est bon de ne les accorder que comme récompense. Qu'on leur fasse sentir de bonne heure tout le mérite qu'il y a de dire toujours la vérité, quand même cette vérité est difficile à dire.

Qu'on déconcerte leurs ruses, en les rendant inutiles, et qu'on n'aille pas rire de celles qu'ils emploient pour tromper.

Qu'on leur parle toujours avec calme et fermeté et surtout qu'on ne leur cède jamais. Ils ont des crises nerveuses, me disent souvent des parents faibles : qu'ils soient fermes pendant les premières luttes, et ces crises cesse-

ront bientôt. Toutefois il ne faut pas inspirer une crainte funeste ; l'enfant doit être amené à aimer en même temps qu'à respecter ses parents.

Il faut être toujours vrai avec les enfants. L'on ne doit promettre en punition comme en récompense que ce qu'on a dessein de tenir.

Qu'on fasse naître chez eux le désir de bonnes actions, en les louant, et qu'on imprime profondément dans leurs âmes le sentiment du devoir.

Lorsque l'enfant arrive à l'âge de l'adolescence, on cherche à lui donner des connaissances variées, en dehors de celles qu'il peut acquérir dans les écoles où dans les colléges, mais par-dessus tout, on lui inculquera des principes de délicatesse et d'honnêteté, sans lesquelles l'instruction qu'il reçoit est plus nuisible qu'utile.

L'éducation des femmes est d'une extrême délicatesse et mérite une attention toute particulière.

Il faut bien le dire : ce qu'il y a de plus négligé à cette époque, c'est l'éducation morale de la femme ; on lui reproche d'ignorer tous les devoirs qu'on ne lui a pas ensei-

gnés ; on la déclare inaccessible à la raison, ennemie de la réflexion et on la considère le plus souvent comme une créature inférieure, à laquelle la nature a refusé les clartés morales dont se trouve investie l'autre moitié de l'espèce humaine. L'on pourrait faire à cette affirmation une seule réponse sous forme de questions. Avez-vous essayé ? avez-vous enseigné à votre enfant, à la petite fille qui grandit sous vos yeux qu'il faut être bon, qu'il faut être scrupuleusement honnête ? Oui, peut-être avez-vous prononcé ces mots, répété ces conseils . . . mais leur application ? Avez-vous veillé à ce qu'elle se fit en toute circonstance. Vos paroles, vos actes n'ont-ils jamais infirmé l'autorité de vos leçons ? En recommandant à votre fille d'être juste, ne l'avez-vous pas quelquefois rendue témoin de certaines injustices . . . fut-ce des plus insignifiantes . . . commises au profit de vos intérêts, au détriment des intérêts d'autrui ? En l'engageant d'être bonne, ne lui avez-vous pas donné parfois l'exemple de la colère, des reproches amers, du dédain, des mauvais traitements infligés à vos domestiques ou à vos subordonnés. Et quant aux mœurs ? Ah ! ici, nous aurons bien des ques-

tions à vous poser. Et d'abord, à la maison, quand vous prêchez à votre fille d'être modeste et pure, avez-vous toujours été vous-même modeste et pure ? N'a-t-elle jamais remarqué dans vos actes, dans vos paroles, dans votre tenue générale précisément tout le contraire de ce que vous voulez lui enseigner. Et quant vous lui recommandez d'être sage, avez-vous toujours été sage vous-même dans votre jeunesse ? Et si vous ne l'avez pas toujours été, que pourrez-vous répondre à votre fille, quand elle fera le même naufrage que vous avez fait, lorsque vous étiez fille vous-même ? A côté du danger de votre propre personne ne permettez-vous jamais à votre fille de nourrir son cœur de cette nourriture empoisonnée que l'on rencontre si souvent dans les mauvais romans et feuilletons ? N'est-ce pas à cette lecture que tant de pauvres jeunes filles ont dû la mort de leurs âmes, la dépravation de leurs cœurs, le déshonneur et par suite le malheur des familles où de semblables désordres se produisent. Ces malheureuses prennent souvent ces fictions pour la réalité et pour arriver à la réalité elles vont parfois jusqu'au crime. Ce que je dis des mauvais romans ne pourrait-on

pas aussi en dire autant et de la danse et de ces courses nocturnes entre jeunes gens et jeunes filles ? La danse ne serait à proprement parler qu'un acte de folie, si elle ne conduisait le plus souvent aux derniers excès du libertinage et par suite à la honte et à l'infamie. D'abord l'on danse pour le plaisir de se voir, mais l'on ne peut pas le faire longtemps sans transpirer : donc la nécessité de réparer par la boisson les pertes que la transpiration fait subir aux danseurs.

Peu à peu les verres s'accumulent, les têtes s'échauffent, les plus timides deviennent hardis, audacieux, les âmes s'attendrissent, les cœurs s'enflamment, la raison s'émousse, puis finalement.... et l'on devine le reste.... Triste reste !.... quant aux courses nocturnes, la chose est plus simple, d'abord l'obscurité couvre ces oiseaux de nuit d'un voile impénétrable.... et puis l'on a pas de témoins.... ce qui est toujours un peu gênant.... L'on peut donc faire, comme l'on dit, les choses en famille. A chacun ses réflexions....et à vous, parents, d'en profiter.

Il est encore un point sur lequel l'on ne saurait trop appeler l'attention des éduca-

teurs, qui concentrent tous leurs efforts par donner aux jeunes filles, le plus d'instruction possible, et négligent ce petit détail qu'on appelle le cœur. Dans l'instruction telle qu'on la donne généralement, les jeunes filles puisent surtout le sentiment de leur valeur personnelle et estiment principalement l'avantage de dédaigner tous ceux qu'elles surpassent en savoir. . . . fût-ce leur père, leur mère, leurs grands parents. L'on rencontre des jeunes capacités dont la conduite et les paroles sont réellement révoltantes. Quant ces jeunes filles ont suffisamment étudié pour avoir un brevet selon la mode actuelle, elles se supposent investies de tous les droits et affranchies de la plupart des devoirs, même des plus élémentaires devoirs de politesse, même des plus sérieux parmi ceux qu'impose la vie de famille. Le savoir peut porter de bons ou de mauvais fruits, suivant que l'éducation du cœur est poursuivie simultanément avec la culture de l'esprit, ou bien négligée, parce qu'on recherche dans l'instruction, non un moyen de perfectionnement moral, mais seulement une vulgaire satisfaction de vanité.

Malheureusement les parents sont trop

souvent enclins à se glorifier des talents acquis par leurs enfants, et ceux-ci, grâce à cet exemple, ne peuvent apercevoir dans la culture de leur intelligence, un but autre que celui d'acquérir une certaine supériorité sur telle ou telle rivale, moins bien partagée qu'elles du côté intellectuel. Quand l'instruction n'a pour but principal d'agrandir ou d'élever l'âme, d'inspirer la modestie en faisant mesurer tout ce qu'on ne sait pas par la petite part de savoir, acquise au prix de tant du labeurs ; quand cette instruction ne nous porte pas à éprouver plus d'indulgence pour les gens ignorants, que n'en inspire en général le savoir insuffisant non complété par l'éducation du cœur ; quand en un mot il a pour résultat d'alimenter la vanité, l'on peut affirmer qu'il ne nous sauve d'aucun des périls que représente l'ignorance et que même il en crée de nouveaux. Ce n'est point par l'esprit, c'est seulement par le cœur que l'on vaut quelque chose, et l'on ne saurait trop le répéter à notre époque, si féconde en individus qui se croient affranchis de tous les devoirs, sous prétexte qu'ils ont un peu plus d'instruction que le commun des mortels ou qu'ils croient en avoir.

Dans un autre ordre d'idées, l'on trouve des parents fort disposés à faire bon marché de l'instruction, et se bornant à donner à leurs enfants ce qu'ils appellent une bonne édu cation, c'est-à-dire à leur enseigner l'art de ressembler à tout le monde. Cela n'est point blâmable, au contraire, mais c'est insuffisant ; une femme sans instruction est condamnée au travail manuel si elle est dépourvu de fortune, à l'oisiveté, au contraire, si elle est riche.

Mais qu'est-ce que le travail manuel pour une créature dont l'esprit n'a reçu aucun développement : Une occupation mécanique, parfois abrutissante, ou bien un périlleux loisir accordé à l'esprit, qui s'égare en mille rêves, lorsqu'on ne lui a pas donné l'habitude de la réflexion et du raisonnement. Si donc l'on s'applique à donner seulement l'instruction aux femmes, l'on s'expose à les transformer en personnes pédantes, infatuées de leur mince savoir, le considérant comme une arme excellente pour la moquerie qu'elles dirigent contre tous... même... surtout contre leurs parents. En leur donnant au contraire seulement l'éducation, on court le risque de n'imprimer aucune direction à leur intelligence

et d'exposer celle-ci à un vagabondage dangereux ou à une atrophie graduelle.

Il s'agit donc d'apprendre avant tout, aux enfants à être bons. Que l'on ne se récrie pas contre la possibilité et la nécessité de cet enseignement. Il est nécessaire en beaucoup de cas, il est possible toujours, à moins qu'il ne s'agisse de phénomènes qui heureusement sont rares même dans la méchanceté. Il n'est pas de défauts chez les enfants, qui ne peuvent être combattus et même vaincus par l'exemple des qualités opposées à ces défauts.... s'ils les trouvaient chez leurs parents. La ressemblance n'est pas seulement une question de race.. elle s'augmente, se fortifie et parfois se crée, grâce à l'éducation et à la communauté d'existence ; et quand on remarque chez les enfants des défauts trop saillants, l'on doit toujours en faire remonter la responsabilité aux parents. Un enfant qui aura constamment vécu au milieu d'exemples de bonté, de dévouement, de religion, de générosité, de délicatesse ne sera ni méchant, ni égoïste, ni impie, ni âpre, ni injuste.

Tout est imitation en lui, ses défauts comme ses qualités, et l'orsqu'on le voit per-

sonnel, grossier, âpre pour ses petits intérêts, exigeant pour ses plaisirs, flatteurs pour ceux dont il attend quelque chose, insolent au contraire pour ceux qui semblent dépendre à un point de vue quelconque de ses parents, l'on peut être certain que dans l'intimité de sa famille, ses parents lui ont donné l'exemple de mauvais instincts, des penchants peu généreux, des paroles et des sentiments vulgaires. Si l'enfant est grossier dans ses rapports avec ses parents, c'est parce qu'il imite la grossièreté dont ceux-ci ont fait preuve eux-mêmes vis-à-vis de leurs propres parents ; et à ce sujet il ne sera pas inopportun de noter en passant que certains parents, sous prétexte de tendresse et de faiblesse pour leurs enfants, font de ceux-ci de véritables monstres....Ce terme étonnera peut-être les personnes qui ne se représente guère un monstre qu'armé de poignard..

Il n'est que juste cependant, car il y a d'autres monstres encore....monstres d'ingratitude, égoïsme....monstres sans s'en douter. Les parents ont fait vis-à-vis d'eux bon marché de leur dignité qu'ils auraient dû maintenir dans l'intérêt de tous....Eblouis par l'instruction qu'ils leur ont donnée, et qui

constitue à leurs yeux, une supériorité devant laquelle leur ignorance s'humilie complaisamment, ils permettent à ces jeunes monstres, de les bafouer et de les ridiculiser. Ils les autorisent à les dispenser de toute marque de respect, ou même de déférence ou seulement de politesse.

A qui faut-il faire remonter la responsabilité de ce déplorable état de choses ! Aux enfants ? Non certainement, mais bien aux parents, qui se croient tendres et faibles et ne sont que lâches. Ce qu'il faut maintenir avant tout dans la famille et cela bien entendu dans l'intérêt de tous ses membres, c'est le respect dû à la qualité des parents, à leur âge, à leur autorité.

S'il y a malheureusement des natures bassement douées, et qui confondent la tendresse avec la familiarité, il faut dès l'origine de leur tendance, en arrêter la manifestation à force de fermeté, de sévérité même, lorsque cela est nécessaire. Qu'a-t-on à redouter en adoptant ce parti ? La perte de l'affection de ces enfants dominateurs, grossiers, égoïstes, exigeants ? Mais s'ils étaient capables d'affection, ils n'auraient aucun de ces défauts, et en réprimant ceux-ci, l'on bénéficie tout au

moins de cette considération qu'inspire la fermeté, frein salutaire pour les âmes vulgaires qui ne savent pas aimer et respecter ce qu'elles aiment... qui sont accessibles seulement à la crainte et aux considérations émanant de leurs intérêts particuliers. Quant aux organisations élevées, à celles qui apprécient la sainte affection que leurs parents portent à leurs enfants pour elle-même, non pour l'exploiter, pour lui demander des concessions, des sacrifices profitables à l'égoïsme et à la vanité, l'on peut être moins sévère qu'envers ceux qui sont enclins à s'attribuer au détriment d'autrui la plus grande somme possible de jouissances, d'immunités, de privilèges de toutes sortes.

La femme a pour mission d'embellir l'existence de l'être à qui elle s'est donnée, d'en être l'ange consolateur, d'être sans cesse préoccupée du soin de le rendre heureux, c'est-à-dire moins malheureux, en détournant de lui tous les désagréments qu'elle pourra prévoir et en versant sur ses peines le baume de ses consolations. Cet être sensible qui vit d'affections doit abriter sa faiblesse sous la grâce et la dignité. Or, pour qu'elle puisse remplir cette future mission, il faut l'y pré-

parer en développant chez elle les sentiments de dévouement, de bonté, d'indulgence ; en l'exerçant à dompter ses caprices, à soumettre sa volonté au devoir ; en gravant dans son âme les principes moraux et religieux qui sanctifieront le foyer domestique.

La femme est naturellement religieuse, mais portée à la religion de forme, aux pratiques extérieures du culte.. Qu'on développe sa religion d'une manière raisonnable, en s'attachant plus au fond qu'à la forme qu'elle ne doit cependant pas négliger. Que sa religion soit la vraie religion, toujours inspirée par l'esprit du vrai catholicisme, c'est-à-dire par la charité, la prière, la pratique des sacrements et l'accomplissement de tous ses autres devoirs religieux. Qu'on lui apprenne à examiner ses défauts, à elle, pour s'en corriger, et à fermer les yeux sur ceux des autres, déjà assez malheureux d'en avoir, sans cela elle aura les pratiques extérieures de la religion sans en avoir les vertus, elle augmentera le nombre de ces faux dévots, que le Christ lui-même appelait sépulcres blanchis, pharisiens, race de vipères.

Il faut la rendre apte à exercer plus tard, quand elle sera mère, l'influence décisive des

premières idées, car nous recevons de nos mères une certaine propension à la vertu ou à la perversité.

Puisque la fille résume à l'état rudimentaire la famille et la société, elle doit être élevée avec les soins les plus scrupuleux. Il faut combattre en elle l'inégalité d'humeur, l'amour des futilités, les caprices, la curiosité les commérages, l'indiscrétion.

A l'éducation se rattache naturellement l'hygiène qui en est le complément indispensable. Pour ne point trop étendre le point que je viens de traiter, je me bornerai à quelques conseils—mais des plus importants—pour chaque saison de l'année.

L'HIVER.—L'hiver est une saison funeste aux pauvres, des villes surtout. Le manque de travail, le manque de pain, les privations de toutes sortes déciment ces déshérités de la fortune. Il faut avoir visité comme je l'ai fait, pendant deux ans, les pauvres des quatre-vingt quartiers de Paris, pour connaître toutes les souffrances matérielles qu'endure ici, comme ailleurs, une certaine classe de la population. Le devoir des riches est de venir en aide à ces malheureux, de leur permettre par l'aumône faite à propos, non pas à obser-

ver les règles d'une bonne hygiène alimentaire, mais à ne pas mourir de faim.

Rappelez-vous ce précepte religieux : qui donne aux pauvres prête à Dieu, et la belle réponse d'Aristote à qui l'on reprochait d'avoir fait l'aumône à un coquin : " C'est l'homme dit-il et non le caractère qui m'a fait compassion."

Si vous êtes jeune et bien portant, sortez malgré le froid ; réchauffez-vous par l'exercice et la promenade. Si vous êtes infirme et malade, restez près du foyer, fuyez toutes les causes de refroidissement.

Que vos appartements soient chauffés modérément, vous éviterez ainsi les changements brusques de température qui sont presque toujours la cause des maladies que nous amène l'hiver.

Votre nourriture sera abondante, substantielle ; les liqueurs alcooliques et le vin seront pris en quantité plus abondantes qu'en été.

Les vêtements de laine sont de rigueur ; la flanelle est indispensables aux travailleurs. A cette époque de l'année succombent les personnes atteintes des maladies chroniques de poitrine.

Les rhumes, les bronchites, les fluxions de

poitrines, les pleurisies, etc. etc., sévissent fréquemment. Rappelez-vous que les crachats rouillés et les points de côté sont les deux symptômes dominants de la fluxion de poitrine.

Que les femmes fassent le moins possible usage de la chaufferette, elle congestionne les membres inférieurs et prédispose aux varices.

Le Printemps.—Le printemps c'est la jeunesse, le renouveau.

La sève circule sous l'écorce, les arbres fleurissent, les oiseaux chantent, toute la nature frissonne sous un souffle créateur ; nous nous sentons revivre et pour le peuple émerveillé de ce réveil : Le sang de l'homme se renouvelle en quelques jours.

Il est incontestable que sous l'effet de la saison printanière, les phénomènes d'absorption, de circulation et de respiration sont plus actifs. Le corps est plus léger, mieux portant, l'intelligence plus lucide.

A cette époque de l'année, vous traiterez avec succès les maladies résultant de la faiblesse du sang, l'anémie, la chlorose ou les pâles couleurs. Vous administrerez dans ce but les préparations au fer et au quinquina, ces préparations sont très bien supportées.

C'est aussi pendant cette saison que vous devez traiter la scrofule et les maladies de la peau, la gale, les clous, les dartres, boutons, etc.

Les tisanes amères, les sirops dépuratifs, vous rendront de grands services. Une tisane faite avec de la racine de plantin, de pissenlit et des feuilles de cassis est la meilleure médecine printannière. C'est un purificateur du sang souverain et de plus il arrête la fièvre. Nous vous engageons néanmoins à consulter votre médecin et à suivre très scrupuleusement le traitement qu'il vous aura conseillé.

L'homme des champs comme l'homme des villes fera bien de prendre à la fin de l'hiver, une purgation saline, (sulfate de magnésie, un once.)

Ne quittez qu'avec prudence vos vêtements de laine.

Que votre nourriture soit sobre et abondante.

L'Eté.—L'été n'est pas favorable à la santé de l'homme. La moyenne de longévité est plus grande dans les pays froids que dans les pays chauds et les habitants du nord ont des constitutions plus solides que les habitants du midi.

L'action directe des rayons solaires sur la tête, prédispose aux congestions célébrales, à l'apoplexie et à la folie.

De la terre humide fortement chauffée par le soleil s'échappent des émanations malfaisantes. Aussi, est-ce à la fin de l'été que sévissent les grandes épidémies, (choléra, petite vérole, fièvre jaune, etc.) Nous engageons les gens de la campagne, tous ceux qui sont exposés au feu du jour, à faire un usage exclusif du chapeau de paille, à porter des vêtements de couleur claire et à suspendre, autant que possible, leurs travaux vers le milieu de la journée.

La nourriture doit être légère et rafraîchissante, les boissons alcooliques (vin, eau-de-vie, bierre, liqueurs) devront être prises en petites quantités et seulement étendue d'eau.

La propreté est toujours de rigueur, mais en été, elle constitue une nécessité impérieuse. Les bains pris dans une juste mesure rendront de grands services. Ils fortifient le corps, enlèvent la poussière, détruisent les mauvaises odeurs.

Nous engageons les habitants de la campagne, à perdre la mauvaise habitude de se

reposer de leurs fatigues, en se couchant sur l'herbe, soit au soleil, soit à l'ombre. C'est là l'origine de beaucoup de douleurs rhumatismales.

La diarrhée est très-fréquente en été ; des causes diverses la produisent parmi lesquelles il faut citer l'usage immodéré de l'eau pure, les refroidissements nocturnes ; ne la laissez pas empirer, si vous en êtes atteint ; prenez une petite pincée à deux doigts de sous-nitrate de bismuth, matin et soir, dans une cuillérée de soupe. Si malgré cette précaution, elle persistait, vous consulterez votre médecin.

La saison d'été est surtout funeste à la santé des enfants.

L'AUTOMNE.—L'automne est la transition naturelle de l'été à l'hiver.

Quelquefois cette transition s'opère d'une manière brusque, les grands froids arrivent sans nous avertir, c'est alors que la saison est meurtrière.

A cette époque de l'année les personnes atteintes de maladies chroniques doivent prendre les plus grandes précautions hygiéniques ; les feuilles tombent, les morts vont vite, et la moindre imprudence peut être fatale.

Le cœur et les poumons, voilà les deux organes qui sont le plus à craindre, les froids précoces, les jours humides et les changements brusques de température.

Les pneumonies, les pleurésies, les inflammations du cœur, sont des maladies fréquentes pendant l'automne.

Nous ne pouvons vous donner en peu de mots aucun conseil utile relativement à leurs traitements ; mais au moindre symptôme, consultez votre médecin, cela en vaut la peine. Les rhumes de cerveau, les bronchites et les laryngites légères, présentent moins de gravité. Contre les rhumes de cerveau faites des frictions dans le nez avec de l'huile d'olive ou avec un corps gras.

Contre les bronchites légères employez les tisanes chaudes, émollientes ;—tisane de mauve, guimauve, graines de lin, chiendent, gruau d'orge ;—appliquez des vésicatoires sur la poitrine.

Contre les laryngites, employez les sinapismes aux jambes, les tisanes citées plus haut ; quelquefois un vomitif avec de la poudre d'ipéca sera très-utile pour calmer la douleur consécutive aux inflammations de

l'arrière-gorge. Votre nourriture doit être plus succulente qu'à l'époque des grandes chaleurs.

Prenez de bonne heure les vêtements de laine ; portez la flanelle ; exposez-vous le moins possible, pour peu que vous toussiez à l'air froid et humide du soir et du matin.

Nous vous conseillons de prendre, chaque année, à cette époque, un purgatif salin (sulfate de magnésie, un once).

DU SOMMEIL.

SA NÉCESSITÉ, SA DURÉE, CONSEILS HYGIÉNIQUES.

Pour l'enfant, le sommeil, c'est le repos après l'amusement. Pour l'adulte, c'est le repos après le travail ; pour le vieillard, c'est le repos nécessaire à ses organes fatigués par une vie de labeurs et d'abnégations. Ce repos que nous donne le sommeil, est une des plus grandes lois de la nature, il est fortifiant, nécessaire, indispensable à la santé et

à la vie ; c'est un moment de calme après lequel l'homme se réveille plus fort et plus vaillant, pour accomplir l'œuvre à laquelle Dieu le destine.

Qui dort dîne, dit un proverbe, et le proverbe n'est pas menteur. Une bonne nuit de sommeil, (car la nuit est faite pour dormir, on l'oublie trop souvent), nous fortifie autant qu'un bon repas, et si la faim fait sortir les loups des bois, la privation de sommeil terrasse les hommes les plus robustes et détruit les constitutions les plus fortement assises.

A la longue, la privation absolue du sommeil amène l'amaigrissement, la perte des facultés intellectuelles, l'aspect prématuré de la vieillesse, des désordres dans la circulation, la respiration, la nutrition, et finalement, la mort.

Il est rare de rencontrer des hommes soumis à cette veille perpétuelle dont je viens de vous faire le tableau, à peine en cite-t-on quelques exemples.

Ce qui est le plus commun, c'est de voir des personnes confondre volontairement le repos avec la paresse, abuser du lit, faire du jour, la nuit, et de la nuit le jour. Ceux-là se tuent par plaisir ; ils traînent avec eux

un long cortège d'infirmités pour l'avenir, et pour le présent, peut-être, les vices les plus dégradants. Les heures de sommeil ne doivent pas être réglementées, elles dépendent de l'âge et de la constitution. L'enfant dort plus que l'adulte, l'adulte dort plus que le vieillard. L'homme fort et vigoureux doit moins rester au lit que l'homme faible et malade.

Mais une habitude excellente, essentielle, indispensable à prendre, c'est l'habitude de se lever de bon matin. Pour profiter d'un bon sommeil et jouir d'un lever matinal, que faut-il faire ? . . . Se coucher de bonne heure.

L'homme qui se lève tard nuit à sa santé, à son âme, à ses intérêts matériels.

Lorsque le sommeil est porté à l'excès ou est produit par des causes vicieuses, il débilite le corps et le rend pesant, il diminue l'activité du sang et les forces vitales, la sensibilité s'émousse de plus en plus, et le corps tombe dans le relâchement ; il s'amollit, engraisse et devient moins propre à remplir ses fonctions.

" Le lever tôt, dit saint François de Salles, conserve la santé et la sainteté. " Et Franklin n'envisageant que le côté pratique de la

vie dit : " Celui qui ne se lève pas assez tôt est toujours en retard pour ce qu'il doit faire."

Je ne puis terminer sans vous dire un mot du lit et de la chambre où vous reposez.

Que votre chambre soit propre et modeste, parfaitement aérée, votre lit ni trop dur ni trop mou, rappelez-vous que si la faim est le meilleur des plats, le sommeil est le meilleur des lits.

HYGIÈNE DES ENFANTS DE FRANCE.

La manière dont on élève les Enfants de France, par rapport à leur santé et à leurs études est réglée et soumise à un plan dont on ne s'écarte jamais. Leurs repas consistent en aliments communs ; on leur permet de manger autant qu'ils le veulent, mais on ne leur sert que des choses saines. Le matin on leur donne du pain sec avec un verre d'eau et de vin, ou d'eau pure à leur choix.

A dîner et à souper ils mangent à leur appétit, surtout beaucoup de pain et fort peu de fruits crus.

On leur sert, trois jours de la semaine, à dîner, seulement, des ragoûts, comme fricassées de poulets, des tourtes, du blanc-manger et autres choses semblables ; on y ajoute le bouilli et le rôti, mais jamais on ne leur donne des viandes salées, ni trop assaisonnées et ce qu'on appelle sauces relevées ou de haut goût.

Les autres jours, il ne mangent à diner, que du bœuf, avec quelques poulets, poulardes ou perdrix rôtis.

Pour le souper il est toujours le même : c'est un gigot de mouton ou une langue de veau ou bien un aloyau avec du gibier et de la volaille, sans aucun ragoût. Le dessert est un seul massepain ou quelque écorce d'orange.

En carême, il font plus ou moins de jours maigres, selon leur âge ; ils observent aussi le vendredi et le samedi dans les autres temps de l'année. Ce jour-là, comme en carême, on a l'attention de ne leur donner que des aliments sains et principalement beaucoup de fruitures, parce que le maigre étant ordinairement plus assaisonné que le gras et piquant davantage le goût, l'on craindrait qu'ils ne mangeassent trop. Les jours qu'ils font gras, dans les temps d'abstinence, ils

mangent en particulier, afin de ne pas choquer la bienséance. Leur collation consiste en un morcean de pain sec ou tout au plus en quelques biscuits, par-dessus quoi ils boivent un verre d'eau.

A dîner et à souper, ils boivent du vin, s'ils le veulent, mais c'est toujours du vin de Bourgogne,et ils n'en boivent que deux coups; on leur interdit la bière, le cidre, les vins de liqueur, les eaux rafraîchies, à moins que ce ne soit dans leurs parties de plaisir, qui arrivent rarement ; alors on leur en laisse prendre avec modération.

Tel est le régime de vie, quant aux exercices du corps, ils sont aussi réglés. Jamais ils ne se couvrent la tête, lorsqu'ils sortent, à moins qu'ils ne montent à cheval ou qu'il ne pleuve, ils s'accoutument tellement à avoir la tête nue que ni la chaleur, ni le froid, ni le vent ne leur cause pas la moindre incommodité. Ils font souvent à pied des courses à perdre haleine et chassent parfois des journées entières. Quand ils vont dans des maisons royales, comme Fontainebleau, ils courent le cerf pendant plusieurs heures ; en un mot on les élève comme si un jour ils devaient être des Athlètes, en leur fortifiant

le corps par des exercices qui les mettent en sueur sans qu'on leur fasse changer de linge, excepté quand ils jouent à la paume, mais on ne les frotte, ni on ne les met point dans un lit, quelque fatigués qu'ils soient de cet exercice.

Ils se promènent régulièrement tous les jours, hiver et été, quelque temps qu'il fasse ; ils marchent et courent, autant qu'ils le veulent, soit à pied, soit à cheval, s'il leur survient quelque maladie, on ne les soigne ni on ne les purge point.

Dans les cas de fièvre, on leur donne du quinquina ; cependant, si les accidents devenaient graves l'on aurait recours aux médecins et l'on suivrait le traitement qu'ils prescriraient.

Un rhume n'interrompe point leurs exercices, l'on n'y fait attention que quand il est opiniâtre et qu'il peut dégénérer en maladies sérieuses. Quand on n'a pas cette crainte, ils sortent, se promènent et font leurs courses comme à l'ordinaire.

Ces princes se lèvent à sept heures et trois quarts ; ils sont habillés et ont prié Dieu à huit heures et un quart ; de là ils vont à la messe et ensuite chez le roi, où ils restent

jusqu'à neuf heures et demie qui est le moment où le roi va lui-même à la messe. Ils retournent chez eux et s'amusent avec leurs gentilshommes de la manche, le premier valet de chambre et le sous-gouverneur, qui sont les seuls qui restent avec les princes dans leur cabinet. A dix heures, l'étude commence et dure jusqu'à midi, puis ils vont diner ensemble s'ils sont plusieurs Enfants de France. Le gouverneur les sert, quand ils mangent à leurs petits couverts, ce qui arrive tous les soirs et les jours maigres ; mais quand ils mangent en public, c'est le maître d'hôtel ordinaire qui fait le service. Ils, restent à table environ trois quarts d'heures et ne les passent jamais ; ils rentrent chez eux avec leurs sous-gouverneurs et leurs gentilshommes de la manche, et ils écrivent, dansent et dessinent jusqu'à deux heures. A deux heures, ils passent à quelques petits jeux avec leurs gentilshommes de la manche et leurs sous-gouverneurs, comme aux trictracs, aux échecs, aux cartes, et cela dure trois quarts d'heure ensuite de quoi vient l'étude, si c'est l'été, et la promenade si c'est l'hiver ; parce que dans la première de ces deux saisons, il fait trop chaud pour se promener à deux heures et

que dans l'autre il est nuit à cinq. Ainsi, dès le mois de septembre, la promenade commence à deux heures et trois quarts et dure jusqu'à cinq heures ; et au mois de mai, l'étude commence à deux heures trois quarts et la promenade à cinq heures.

A sept heures, ils font, à leur choix, une lecture qui les amuse et qui dure trois quarts d'heure, c'est-à-dire jusqu'à l'heure du souper. A sept heures trois quarts ou huit heures, quand il y a réception, ce qui n'arrive que deux fois la semaine pendant l'hiver, ils se mettent à table pour souper ; et après le repas, ils rentrent dans leur cabinet, où ils jouent encore aux jeux qui leur plaisent avec leurs gentilshommes et leurs sous-gouverneurs. A neuf heures ou neuf heures et un quart selon que leurs maîtres ont été contents d'eux ils se couchent, quelquefois on les fait coucher plus tôt par punition.

LES FRANÇAIS DU BAS-CANADA.

Au milieu de la décadence vers laquelle marchent avec tant de rapidité plusieurs nations du globe, il est resté un petit peuple fidèle qui mérite d'être mieux connu, principalement en France et en Belgique, non seulement à cause des nombreux biens qui unissent à ce peuple beaucoup de familles belges et françaises, mais surtout parce qu'il est pour ces deux nations un modèle précieux qu'elles ne sauraient trop imiter. Ce petit peuple ce sont les Français du Bas-Canada ou de la Nouvelle-France. Le meilleur moyen, ce me semble de connaître un peuple, c'est de l'étudier au point de vue politique, au point de vue moral et au point de vue religieux. C'est donc ce triple point de vue que nous allons étudier les Canadiens-Français.

I

Sous le point de vue politique, les Français du Bas-Canada forment une province grande comme la France et qui est sous la dépen-

dance de la Puissance du Canada ou Dominion, devenu aujourd'hui par la réunion des autres provinces un empire aussi vaste que l'Europe. Cette province est gouvernée par un lieutenant-gouverneur assisté de quelques ministres. Elle a, comme en Belgique, sa Chambre de représentants et un conseil législatif, dont les attributions sont analogues à celle du Sénat. Malheureusement la division règne ici comme dans nos Chambres belges et françaises, c'est-à-dire que nous avons aussi nos conservateurs et nos libéraux seulement les couleurs sont moins foncées. Nos libéraux en effet, bien qu'ici on les appelle rouges sont d'un rouge bien pâle en comparaison de nos rouges belges et français. Tout rouges qu'ils sont, l'on peut dire que pendant les deux années qu'ils sont restés au pouvoir, ils n'ont pas touché à la religion.

Chose à noter, l'honorable M. Joly, chef du cabinet à cette époque, aurait bien voulu supprimer les inspecteurs des écoles sous prétexte qu'il les croyait inutiles. Avant d'adopter cette mesure, il s'est adressé aux évêques, qui ont sous leur direction le départartement de l'instsuction publique, les évêques ont refusé et le chef du cabinet n'a plus

insisté. Donc les libéraux comme les conservateurs respectent la religion. et je dirai même qu'en général ils sont aussi religieux les uns que les autres et ils le sont sincèrement.

Je ferai cependant remarquer que dans la province de Québec ou le Bas-Canada, il y a un cinquième de protestants, et que, dans le ministère, soit qu'il appartienne à l'un ou à l'autre parti, il y a toujours un ou deux ministres dissidents. Cela n'empêche pas la bonne harmonie de régner dans cette province comme elle règne dans tout le pays, car les protestants respectent les catholiques comme les catholiques respectent les protestants, et depuis que le Canada a passé sous la couronne britannique, ils vivent l'un à côté de l'autre dans une paix que rien n'a troublé jusqu'aujourd'hui. Je dirai plus, le gouvernement fédéral qui préside eux destinées de tout le Canada est conservateur, bien que la plupart des membres de la Chambre et du Sénat soient protestants. Comme ils ont la majorité, il leur serait bien facile, s'ils le voulaient, d'écraser les catholiques par des lois despotiques et la plupart étant des Anglais ils pourraient frapper les Français jusque

dans leur langue. Or, il n'en n'est rien. Dans le Canada, ce n'est point la Religion qui est le point de mire des visées libérales et conservatrices, non, c'est une question de rivalité, c'est à qui pourra saisir le pouvoir pour satisfaire son ambition personnelle, et pour y arriver, chaque parti ne se donne ni trève ni repos. Les divisions qui séparent les Canadiens-français en deux camps n'ont point d'autre objectif.

II

Si de la politique je passe au point de vue moral, je puis affirmer sans exagération, que nos bons Canadiens, en général, peuvent prêcher d'exemple à tous les peuples. Ici, encore, je parle par expérience, car il serait difficile de mieux connaître le Bas-Canada que je ne le connais moi-même. J'ai voyagé partout, soit dans les villes, soit dans les campagnes, soit dans les villages que j'ai presque tous passés en revue. Or, c'est dans l'intimité qu'il faut étudier la vie privée d'un peuple, et c'est dans l'intérieur des familles que nous devons en puiser les détails. Sous ce rapport intime, je puis parler des Cana-

diens-français avec d'autant plus d'autorité que je les connais davantage. Eh bien, je dois le dire en toute sincérité, rien n'est plus beau à contempler que ces charmants tableaux de famille que l'on rencontre partout sur son passage. Dans le temps des premiers chrétiens l'on disait : voyez comme ils s'aiment ! Dans ces bonnes familles canadiennes l'on peut dire aussi de tous leurs membres : Voyez comme ils s'aiment ! Les enfants sont pleins de respect pour leurs parents et c'est toujours avec une docilité parfaite qu'ils accomplissent leur volonté. Dans ces bonnes familles, la désobéissance, le murmure, l'insubordination, les propos malhonnêtes, les jurements, les mots grossiers sont inconnus, et comme les parents sont généralement très sobres, il en est de même des enfants. Dans les campagnes l'eau fraîche est l'unique boisson des cultivateurs, et le petit tonnelet traditionnel que l'on rencontre dans chaque maison en est toujours abondamment pourvu.

J'ajouterai que les mœurs entre jeunes gens sont généralement très-pures. La jeune canadienne il est vrai, est fort coquette, elle aime de voir, d'être vue et de déplaire et pour plaire elle emploie ces mille et un moyens dont les filles ont partout le secret.

Cependant pour être juste, il ne faut pas trop lui en vouloir, car la jeune Canadienne qui se marie n'apporte ordinairement pour toute dot à son époux que sa personne et quelques meubles de ménage ; il faut qu'elle provienne d'une famille bien riche, pour que les parents ajoutent à ce petit trousseau quatre à cinq cents piastres ou deux à trois mille francs. C'est tout ce qu'elle peut espérer ici-bas, car les terres et dépendances sont données aux garçons, qui emportent toujours la grosse part. Donc ici, une jeune fille qui veut se marier cherche ordinairement un prétendant qui a une terre, et comme elle n'a le plus souvent que sa personne à lui donner en retour, il en résulte que ce n'est qu'à force d'artifice qu'elle peut triompher. L'on serait tenté de croire que dans ces circonstances, sa moralité doit plus ou moins en souffrir. Il n'en est rien. La jeune canadienne est pieuse, chaste et pure, et plutôt que de forfaire à l'honneur, elle brisera, s'il le faut, les plus belles espérances. J'ai vu une jeune fille qui s'est laissée affreusement égorger plutôt que de consentir aux tentations criminelles d'un séducteur. L'innocente victime paya de sa mort à l'âge de 22 ans, le triomphe de sa

vertu, et le 28 janvier 1881, son meurtrier portait sa tête sur l'échafaud à l'âge de 20 ans. De pareils monstres sont très-rares. Les jeunes gens se respectent autant que les jeunes filles. Les Canadiens-français se marient jeunes, ordinairement à l'âge de 15 à 18 ans pour les jeunes filles et pour les jeunes hommes, entre 18 et 25 ans. De bonne heure ils deviennent pères de nombreux enfants, et c'est à l'excès des naissances sur les décès, que l'on doit attribuer l'accroissement extraordinaire de la population française dans le Bas-Canada.

L'hospitalité est en honneur parmi les Canadiens, mais surtout parmi les Acadiens du Nouveau-Brunswick, d'autres Français qui rappellent le moyen-âge par leur simplicité patriarcale, la douceur de leurs mœurs, leur foi vive et cette affabilité touchante qui leur gagnent tous les cœurs.

J'ai voyagé pendant plusieurs mois parmi ces bons Acadiens, et lorsque je leur disais que je venais de la mer, que je connaissais la France, que j'avais vécu au milieu des Français, je n'étais plus parmi eux un vulgaire étranger, j'étais reçu comme un frère. Le soir, j'étais toujours sûr de rencontrer une

hospitalité aussi généreuse que spontanée. Que de douces veillées j'ai passées parmi ces antiques français ! Avec quel bonheur ils parlaient de la France, et quelle attention soutenue ils prêtaient à toutes mes paroles lorsque je les entretenais du pays de leurs ancêtres ? Qu'il était beau de voir ces vieillards vénérables entourés de leurs enfants et de leurs petits-enfants, comme l'olivier de ses rejetons et avec quelle joie aussi, je me plaisais à me divertir avec ces vieux patriarches qui coulaient des jours si heureux au milieu des leurs ! L'exilé partout est seul, a dit quelqu'un mais je n'étais plus un exilé, j'avais une famille qui m'entourait et j'étais en quelque sorte au milieu des miens. Mais tout passe en ce monde et les veillées aussi, et elles s'écoulaient avec d'autant plus de rapidité que je les passais avec plus d'agrément. Le lendemain il fallait partir et c'était toujours trop tôt au gré de ces bonnes gens et lorsqu'enfin l'on se séparait ce n'était pas adieu, mais au revoir et au plus tôt.

La probité des Canadiens est proverbiale. Ainsi les animaux restent à la porte une grande partie de l'année, la nuit comme le jour, et on les retrouve au complet. Si le

Canadien est incapable de voler un animal, il prendra encore bien moins la bourse de son voisin. Aussi le voisin peut-il dormir, sa porte ouverte, et l'étranger voyager sans crainte. J'ai voyagé beaucoup dans le Bas-Canada, j'ai traversé des forêts et des déserts, j'ai rencontré des solitaires comme moi et jamais personne ne ma inquiété. La sécurité est aussi grande à l'intérieur qu'à l'extérieur. Aussi peut-on loger partout même chargé d'or, et après son départ l'on est sûr de trouver son trésor intact.

Dans mes voyages il m'est souvent arrivé d'oublier certaines choses dans ces maisons hospitalières, et lorsque j'allais les réclamer c'était toujours avec joie qu'on me remettait mon bien. Bref, il n'y a pas de voleurs dans la Nouvelle-France, et l'on n'y rencontre que d'honnêtes gens. (1)

---

(1) Malheureusement les choses sont bien changés, depuis que j'ai publié cet article pour la première fois (juillet 1881). Je suis donc forcé d'avouer, que je dépeins plutôt ce qui était autrefois, que ce qui est aujourd'hui ; j'ai cru cependant devoir laisser l'article intact et s'il n'a plus tous les caractères de la réalité, il aura du moins le mérite d'encourager les bons à persévérer dans le bien et il ne pourra que porter les méchants à les imiter.

III

Il me reste maintenant à parler des Canadiens-français au point de vue religieux. Sous ce rapport, ils peuvent encore prêcher d'exemple, car s'ils sont restés fidèles aux traditions de leurs ancêtres ils ont plus soigneusement encore conservé la foi de leurs pères. Le Canadien-français, bien qu'entouré de protestants, est resté fervent catholique. Plein de respect pour son curé, qu'il regarde comme un père, il l'écoute avec attention et suit pieusement ses conseils. Aussi peut-on dire que le curé est maître dans sa paroisse et qu'il la gouverne à son gré, et sans que personne cherche à lui susciter des entraves. D'ailleurs il n'en mérite pas, car il est plein de zèle et de dévouement pour ses ouailles. Les protestants eux-mêmes le respectent et l'estiment. J'en ai encore vu dernièrement une bien belle preuve. Quand l'abbé Routhier, curé de l'Orignal, a été nommé à la cure de Ste. Anne, les protestants de la localité lui ont présenté une adresse accompagnée d'une somme d'environ 500 francs comme cadeau. Je crois devoir reproduire en partie cette adresse qui fait le plus grand honneur à M. Routhier et au clergé Canadien.

" Appartenant à une communion différente de la vôtre, disaient ces protestants d'Orignal, nous n'avons point à parler des labeurs de votre ministère et des succès qui les ont couronnés. Mais laissant de côté toute distinction de croyance et de race, nous demandons qu'il nous soit permis de nous unir à ceux qui ont joui plus particulièrement des bienfaits de votre ministère, pour reconnaître l'intérêt que vous avez toujours pris au progrès intellectuel et matériel de notre localité. En vous, notre village a trouvé un citoyen entreprenant, et nos institutions municipales ainsi que nos établissements d'éducation, un ami intelligent et actif. Tout en veillant spécialement aux intérêts spirituels de vos paroissiens, en leur enseignant les doctrines de votre Eglise, l'obéissance à ses commandements et les encourageant à la pratique régulière de leurs devoirs religieux, vous n'avez pas négligé leurs intérêts temporels et vous avez su développer chez eux les habitudes de sobriété, d'activité et de travail. En même temps vous leur avez inculqué des principes de charité ainsi qu'un attachement fidèle et loyal à votre commune patrie.

" Au moment où vous allez nous quitter, nous reconnaissons l'importance et les responsabilités de la position à laquelle vous êtes appelé. La paroisse de Ste-Anne offre un champ plus vaste aux talents et aux capacités qui vous distinguent, et que vous employez si noblement au service de Dieu et de son Eglise.

" Nous demandons au Tout-Puissant qu'il bénisse vos travaux dans la paroisse de Ste-Anne et qu'il la fasse prospérer sous vos soins.

" Nous vous prions enfin, d'accepter la bourse ci-jointe, qui n'est qu'un faible témoignage de l'estime que vous portent les habitants de l'Orginal."

Le curé donc, a droit à l'estime générale, d'abord pour le bien qu'il fait aux âmes, puis, parce que toujours il est une providence pour les malheureux. Le Canadien lui facilite singulièrement sa tâche, car étant très religieux il remplit pour ainsi dire naturellement les devoirs que sa religion lui impose. Il est une dévotion qui lui est chère entre toutes : c'est le chapelet. Il le récite chaque jour ainsi que ses prières auxquelles il ne manque jamais. Rien de plus touchant, par exemple, que

d'assister aux prières du soir d'une famille canadienne. Lorsque le moment est arrivé, tout le monde se réunit aux pieds de la Croix, puis le père, dans une voix grave et mesurée récite lentement le chapelet auquel tout le monde répond. Après le chapelet la mère commence les prières du soir qui durent parfois plus d'un quart d'heure. Qu'elles doivent être agréables à Dieu les prières ferventes de ces anciens Français, que le hasard et parfois l'infortune a jetés sur ces plages lointaines, à 1200 lieues de la mère patrie !

Le dimanche vers 9 heures, l'on rencontre dans toutes les directions des voitures qui se dirigent vers l'église, car l'heure de la messe est proche et personne ne voudrait y manquer. Déjà les cloches sonnent, bientôt le chœur se remplit de jeunes lévites, le prêtre apparaît, puis la messe commence. Pendant l'office, le plus religieux silence règne partout; chaque personne est à sa place un livre ou un chapelet à la main, et l'on dirait que tous ces bons chrétiens n'ont qu'un cœur et qu'une âme, tant ils sont absorbés par les prières ferventes qu'il font monter jusqu'aux pieds du Très-Haut. Le dimanche tout entier est

consacré au service de Dieu ; ce jour-là tous les magasins, tous les hôtels, tous les établissements publics sont fermés, la poste est arrêtée, les trains ne marchent pas et les journaux ne paraissent point. La loi est formelle à cet égard, et malheur surtout au débitant, s'il était surpris à vendre un verre de whisky ce jour-là, il lui en coûterait 90 francs d'amende et les frais.

Le Canadien observe aussi scrupuleusement les jeûnes et la fréquentation des sacrements, et il paie fidèlement à son curé la dîme qu'il lui doit.

La confession mensuelle est une pieuse habitude que les jeunes filles n'oublient pas, et les jeunes hommes ainsi que leurs parents ne laissent jamais passer une grande fête, sans purifier leur conscience et nourrir leurs âmes du pain des forts.

Les grandes fêtes cependant, sont nombreuses, car toutes celles qui ne sont que de dévotion en France et en Belgique, sont d'obligation ici. Parfois aussi l'on a des missions, et chaque année il y a les quarante heures qui durent trois jours. C'est avec un pieux empressement que l'on voit tous ces bons Français, hommes, femmes, et enfants,

assister avec la plus grande assiduité aux sermons et aux autres offices de la retraite. Personne ne voudrait y manquer et le dernier jour tous le monde s'approche des sacrements et assiste au *Te Deum* qui termine toujours ces belles solennités.

Il n'est, pour ainsi dire, pas de Canadiens qui ne soit agrégé à quelques confréries, et presque tous, hommes femmes et enfants, sont revêtus du Saint Scapulaire. Dans chaque paroisse, à côté de l'église, il y a ordinairement le couvent et ce qui est tout-à-fait à l'honneur des paroissiens, c'est que ce sont toujours eux qui font bâtir l'un et l'autre à leurs frais. Tandis qu'ailleurs on les supprime, ici, on en bâtit tous les jours, car chaque paroisse veut avoir son couvent.

Enfin la foi est restée des plus vives au mllieu de ce bon peuple, et à l'heure actuelle, je crois qu'il peut prêcher d'exemple à toutes les nations du globe, tant au point de vue religieux qu'au point de vue moral et politique.

Ac
A
At
Ef
Ol
Qu
He
Re
Re
Co
Ne
Ca
Du
De
Au
Et
Fo
Te

EPILOGUE.

—

Adorer un seul Dieu, dont le monde est l'ouvrage,
A la Religion, rendre un fidèle hommage,
Attendre un avenir, appui du malheureux,
Effroi du criminel, espoir du vertueux,
Obéir sans réserve à ce guide infaillible,
Qui du bien et du mal est le juge inflexible,
Honorer et chérir les auteurs de ses jours,
Recevoir leurs conseils, s'y conformer toujours,
Respecter le malheur, soulager son semblable,
Consoler l'affligé, plaindre l'homme coupable,
Ne jamais prononcer sur les fautes d'autrui,
Car qui peut se flatter d'être meilleur que lui,
Du bien que l'on répand, ne pas se faire gloire,
De celui que l'on reçoit conserver la mémoire,
Au sein de la fortune, être sans vanité,
Et pour se préparer contre l'adversité
Fonder sur ses talents le repos de sa vie,
Telle est, si vous voulez, notre philosophie.